

Études littéraires africaines

Le *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.* : contraintes et potentialités créatives du paternalisme pédagogique colonial

Hans-Jürgen Lüsebrink



Number 48, 2019

Presse et littérature africaines

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1068430ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1068430ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lüsebrink, H.-J. (2019). Le *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.* : contraintes et potentialités créatives du paternalisme pédagogique colonial. *Études littéraires africaines*, (48), 25–38. <https://doi.org/10.7202/1068430ar>

Article abstract

This article starts by tracing the history and evolution of the ways in which African writers have taken up the pen to voice their opinions, focusing in particular on their contributions to the newspapers published in French West Africa under colonial rule, before analysing more specifically how they participated in the Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F. between 1913 and 1959. The latter title mostly published ethnographic studies, but also accepted historical studies and literary texts, often related to African oral literatures. Such texts testify to the dynamics regulating speech and writing in a colonial context imbued with paternalism, yet which enabled various forms of critical distance and even of counter-discourse, as can be seen in the publications of the Bulletin, but also those of later titles – for instance Dakar-Jeunes, which in 1942 published a debate around the cultural evolution of French West Africa.

LE *BULLETIN DE L'ENSEIGNEMENT DE L'A.O.F.* : CONTRAINTES ET POTENTIALITÉS CRÉATIVES DU PATERNALISME PÉDAGOGIQUE COLONIAL

RÉSUMÉ

Partant d'une analyse historique des formes de prises de parole des auteurs africains, prenant pour pivot leurs contributions à la presse publiée en Afrique occidentale française (A.O.F.) sous la colonisation, cet article cible par la suite plus particulièrement les modalités de leur participation au *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.* (1913-1959). Ce périodique accueillait essentiellement des textes ethnographiques, mais aussi des études historiques et des récits littéraires, le plus souvent liés aux littératures orales africaines. De tels textes témoignent des dynamiques discursives présentes dans un contexte colonial fortement imprégné de paternalisme, qui rend néanmoins possibles des formes de distanciation, de critique, voire de contre-discours. Ces dernières sont perceptibles dans les publications du *Bulletin*, mais aussi dans celles d'autres organes de presse publiés ensuite, comme *Dakar-Jeunes* où parut en 1942 un débat autour de l'évolution culturelle de l'A.O.F.

Mots-clés : presse coloniale – *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.* – « évolué » – pédagogie coloniale – prise de parole – intellectuel.

ABSTRACT

This article starts by tracing the history and evolution of the ways in which African writers have taken up the pen to voice their opinions, focusing in particular on their contributions to the newspapers published in French West Africa under colonial rule, before analysing more specifically how they participated in the Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F. between 1913 and 1959. The latter title mostly published ethnographic studies, but also accepted historical studies and literary texts, often related to African oral literatures. Such texts testify to the dynamics regulating speech and writing in a colonial context imbued with paternalism, yet which enabled various forms of critical distance and even of counter-discourse, as can be seen in the publications of the Bulletin, but also those of later titles – for instance Dakar-Jeunes, which in 1942 published a debate around the cultural evolution of French West Africa.

Keywords : colonial press – *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.* – colonial pedagogy – public speaking – intellectuals.

Prise de parole et contre-discours africains

L'intégration d'écrivains et d'intellectuels francophones dans l'espace public créé par la colonisation française peut se décrire, notamment à partir de l'exemple africain, à la fois comme une *prise de parole*, une *conquête* progressive et un *contre-discours*. La prise de parole, à travers les médias de l'écrit et de l'imprimé introduits et imposés par la conquête coloniale, s'effectua successivement dans des domaines culturels et à travers des supports médiatiques très divers. En Afrique Noire elle se produisit, dans une première phase, à travers le discours politique, dans les journaux comme *Le Moniteur du Sénégal* fondé en 1857, et les prises de position des membres d'une très étroite élite africaine – les « évolués » ou l'« élite indigène » dans la terminologie coloniale –, qui avaient acquis la citoyenneté française et par là le droit de voter et d'être élu au « Conseil général » (1879-1920) puis au « Conseil colonial du Sénégal » (1920-1946). La politique coloniale attendait d'eux l'« aide la plus efficace au regard de l'évolution des populations qui demeurent encore les plus éloignées de nous », par leur rôle de « porte-parole » et d'« exemple de la civilisation »¹. Même si on peut constater des recoupements entre la catégorie des « évolués » et celle des « citoyens des quatre communes » (Dakar, Saint-Louis, Rufisque, Thiès), on doit souligner qu'une majorité des « évolués » n'étaient pas des « citoyens » et ne jouissaient pas des droits associés à ce statut.

Une seconde étape vit apparaître, dans des périodiques à vocation pédagogique, comme le *Bulletin de l'Enseignement de l'Afrique Occidentale Française (A.O.F.)* créé en 1913, ou ethnographique, comme le *Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique Occidentale Française* publié à partir de 1916, des articles ethnographiques, historiques et littéraires (surtout relatifs à la tradition orale) rédigés par des instituteurs africains, dont certains, comme Abdoulaye Sadjji et Fily Dabo Sissoko, allaient devenir les symboles éminents, voire les porte-parole, de la première génération d'écrivains africains.

Une troisième phase, qui débute en 1920, mais se dessine clairement à partir du milieu des années 1930, est caractérisée par la participation d'intellectuels et d'écrivains africains à la presse africaine,

¹ « Le rôle de l'élite indigène. Ce que l'on doit demander aux anciens élèves de l'École William-Ponty », *Paris-Dakar*, 22 nov. 1937, p. 4. L'article n'est pas signé, mais on peut supposer qu'il a été rédigé par un responsable français de l'administration coloniale ou de l'enseignement colonial.

par la publication des premiers écrits d'auteurs africains (en l'occurrence Abdoulaye Sadj et Ousmane Socé) dans le quotidien *Paris-Dakar*, et enfin, par la parution des premières œuvres littéraires écrites par des auteurs africains francophones : *Les Trois Volontés de Malic* (1920) d'Amadou Mapaté Diagne, *Force-Bonté* (1926), récit autobiographique de Bakary Diallo, *L'Esclave* (1929) de Félix Couchoro², les romans *Karim* et *Mirages de Paris* d'Ousmane Socé Diop (1935 et 1937), et *Doguicimi* (1938), roman historique de Paul Hazoumé.

La quatrième et dernière phase, qui n'est pas encore terminée et dépasse donc largement l'époque coloniale, est celle de la conquête du discours historique – et plus généralement scientifique – ainsi que du champ des revues littéraires et culturelles de la métropole par des écrivains et intellectuels africains. Jusque dans les années 1960, le discours ethnographique et historique sur les sociétés et cultures africaines avait été, en effet, un quasi-monopole occidental, en l'occurrence français, malgré l'existence de travaux réalisés et publiés par des auteurs africains, à partir de 1913, dans des périodiques ouest-africains. Avant le numéro spécial de la revue *Europe* en 1949 sur la littérature africaine, qui avait suivi de peu la publication de *l'Anthologie de la poésie nègre et malgache* en 1948 par Léopold Sédar Senghor³, les auteurs africains n'avaient pratiquement pas accès à ces formes extrêmement importantes de la communication intellectuelle que sont les grandes revues littéraires et culturelles en France. La création de *Présence Africaine*, en 1947, doit être considérée dans cette perspective comme un acte hautement symbolique et militant, promu et fortement soutenu d'ailleurs par une partie influente de l'intelligentsia de gauche parisienne à l'époque (Albert Camus, Jean-Paul Sartre, André Gide, André Breton). *Présence Africaine* sut se tailler, surtout dans le contexte des combats anticoloniaux des années 1950, une place importante au sein du champ littéraire et intellectuel métropolitain, et cette revue revendique, par l'accent mis sur l'histoire – à côté de la littérature – une volonté

² Sur les romans de Félix Couchoro et leurs rapports avec la presse coloniale, voir : RICARD (Alain), *Naissance du roman africain : Félix Couchoro, 1900-1968*. Paris : Présence africaine, 1987, 228 p.

³ SENGHOR (Léopold Sédar), dir., *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*. Paris : Presses universitaires de France, 1948, XLIV-227 p. Voir à ce sujet : MANGEON (Anthony), « Miroirs des littératures nègres : d'une anthologie l'autre, revues », *Gradhiva. Revue d'anthropologie et d'histoire des arts*, vol. 2, n°10 (Présence Africaine. *Les conditions noires, une généalogie des discours*, dir. Sarah Frioux-Salgas), 2009, p. 40-63.

de récupération du passé africain à travers un discours désormais tenu également par les Africains eux-mêmes⁴.

La participation progressive, partiellement accordée par le pouvoir colonial, mais le plus souvent revendiquée et conquise, d'écrivains et d'intellectuels africains au nouvel espace public dominé par l'écrit et l'imprimé qu'avait créé la colonisation, développa une dynamique qu'on peut ainsi définir comme une dynamique de la *participation* et du *contre-discours*. Initialement motivés par l'action des autorités coloniales qui incitaient les instituteurs africains à publier leurs textes, notamment dans le *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, le désir de prendre la plume et la volonté d'être reconnu comme écrivain prétendaient être une réponse engagée face au paternalisme bienveillant, mais en même temps dédaigneux, d'administrateurs et d'éducateurs comme Charles Béart, le directeur de l'École Normale William-Ponty, qui avait tenté de freiner l'enthousiasme de la première génération d'écrivains africains en déclarant :

Vous avez lu l'histoire de la Renaissance. Pendant un siècle, des hommes qui eussent pu être grands, se sont asservis à un travail d'écolier pour se faire une « âme antique » et puis un jour ont surgi de si grands génies que nul autre depuis les a égalés. Vous qui êtes venus à nous de si loin, de tout au fond des âges, il faut travailler patiemment, amoureusement, à créer « l'âme » de la France Africaine, c'est un noble dessein qui mérite votre effort⁵.

⁴ MUDIMBE (Valentin Y.), dir., *The Surreptitious Speech. Présence Africaine and the Politics of Otherness, 1947-1987*. Chicago ; London : University of Chicago Press, 1992, XXVI-463 p. ; HASSAN (Salah D.), « Inaugural Issues : The Cultural Politics in the Early *Présence Africaine*, 1947-55 », *Research in African Literatures*, vol. 30, n°2, summer 1999, p. 194-221 ; *Gradhiva. Revue d'anthropologie et d'histoire des arts*, vol. 2, n°10, *op. cit.*

⁵ BÉART (Charles), « À propos d'une littérature indigène d'expression française », *Dakar-Jeunes*, n°24, 18 juin 1942, p. 3-4 ; p. 4. Sur la position paternaliste de Charles Béart, voir aussi : LÜSEBRINK (H.-J.), *Schrift, Buch und Lektüre in der französischsprachigen Literatur Afrikas. Zur Wahrnehmung von Schriftlichkeit und Buchlektüre in einem kulturellen Epochenbruch der Neuzeit*. Tübingen : Niemeyer-Verlag, coll. Mimesis, 1990, 272 p. ; p. 29-32, 42-43 (le texte de C. Béart y est intégralement reproduit p. 287-292) ; LABRUNE-BADIANE (Céline), SMITH (Étienne), *Les Hussards noirs de la colonie. Instituteurs africains et « petites patries » en A.O.F. (1913-1960)*. Paris : Karthala, 2018, 706 p. ; p. 497-500.

Le Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F., creuset d'une auctorialité africaine

Le *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, qui semble constituer une revue emblématique pour la seconde phase de l'acculturation coloniale, fut créé en 1913 par Georges Hardy, inspecteur, puis directeur de l'enseignement en A.O.F. entre 1915 et 1919⁶. G. Hardy poursuivit avec ce périodique quatre objectifs essentiels : offrir un organe de diffusion de connaissances pédagogiques pour les enseignants, africains ou d'origine métropolitaine, en A.O.F. ; proposer une plateforme de publication à la première génération d'enseignants africains ; susciter la production de connaissances sur l'ethnologie, la linguistique, la psychologie et les « mentalités », en particulier des élèves, afin de mieux adapter l'enseignement aux réalités africaines ; enfin créer des liens, des réseaux, entre les enseignants français et africains en A.O.F.⁷.

Le *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, dont le titre principal devint en 1934 *L'Éducation Africaine*, se présentait ainsi, dès ses débuts, comme le vecteur d'une nouvelle conception pédagogique : celle d'un enseignement adapté aux conditions sociales et culturelles spécifiques de l'A.O.F., qui ne devrait plus être calqué sur l'enseignement métropolitain, mais développer des formes, des manuels et des matériels didactiques propres⁸. L'un des premiers articles programmatiques sur ce sujet, « Ce que doit être l'enseignement en Afrique Occidentale Française » de E. Vaillant, explique ainsi le

⁶ Sur G. Hardy et sa conception de l'enseignement colonial, voir : LÜSEBRINK (H.-J.), « Acculturation coloniale et pédagogie interculturelle – l'œuvre de Georges Hardy », in : DIOP (Papa Samba), dir., *Sénégal-Forum. Littérature et histoire. Werner Glinga in memoriam (1945-1990)*. Frankfurt-am-Main : IKO-Verlag für Interkulturelle Kommunikation, coll. Studien zu den frankophonen Literaturen außerhalb Europas, n°16, 1995, III-267 p. ; p. 113-122.

⁷ Sur l'histoire du *Bulletin* dans une perspective socio-historique, voir : EIZLINI (Carine), *Le Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F., une fenêtre sur le personnel d'enseignement public, expatrié en Afrique Occidentale française (1913-1930)*. Thèse de doctorat en Sciences de l'Éducation, Université Paris 5, 2012. Consultable sur : http://thesesenligne.parisdescartes.fr/Rechercher-une-these/thesedetail?id_these=288 ; LÜSEBRINK (H.-J.), *La Conquête de l'espace public colonial. Prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels dans la presse coloniale en Afrique Occidentale Française (1884-1960)*. Frankfurt-am-Main : IKO-Verlag für Interkulturelle Kommunikation, n°7, 2003, 272 p. ; p. 60-67 ; LABRUNE-BADIANE (C.), SMITH (É.), *Les Hussards noirs de la colonie...*, op. cit., en particulier p. 151-173.

⁸ Sur la conception de l'« enseignement adapté » en A.O.F., voir : LÜSEBRINK (H.-J.), *Schrift, Buch und Lektüre...*, op. cit., p. 24-33 ; LABRUNE-BADIANE (C.), SMITH (É.), *Les Hussards noirs de la colonie...*, op. cit., p. 57-148.

« malaise général dont semble souffrir l'enseignement en Afrique », en partie à cause d'une « adaptation imparfaite de nos méthodes métropolitaines au milieu »⁹. Cette orientation, fortement liée à l'entreprise coloniale et à ses stratégies paternalistes d'enseignement et d'acculturation, impliqua dès ses débuts la participation d'auteurs africains, essentiellement parmi la première génération d'instituteurs. « Si l'histoire de l'Afrique occidentale ne fait que s'ébaucher », peut-on ainsi lire dans le tout premier numéro du *Bulletin* paru en janvier 1913, « ce n'est pas seulement parce que les documents imprimés sont rares et que les archives sont dispersées ou perdues, c'est surtout que la plus grande partie de la documentation consiste en traditions orales. Et ces traditions orales, vous seuls, instituteurs indigènes, pouvez les recueillir et les comparer »¹⁰.

Un sondage sur la présence d'auteurs africains pendant les années 1913 à 1919, d'une part, et pendant les années 1935 à 1939, d'autre part, montre que cette dynamique participative propre au projet du *Bulletin* fut largement suivie : 71 des 298 articles parus pendant ces dix années furent écrits par des auteurs africains, en tout une quarantaine. Si la proportion d'articles écrits par des auteurs africains atteignit ainsi en moyenne un quart entre 1913 et 1939, elle s'éleva à moins de 20 % au début du *Bulletin* pour atteindre 40 % en 1939 et plus de 50 % au milieu des années 1950¹¹. La part des articles écrits par des auteurs français participant au *Bulletin* recule dans les mêmes proportions, notamment dans les rubriques « Folklore » et « Enquêtes ethnologiques ».

La prise de parole des instituteurs africains dont certains allaient devenir des écrivains parfois célèbres – comme Abdoulaye Sadj, Amadou Mapaté Diagne, Paul Hazoumé, Fily Dabo Sissoko, Julien Alapini et Alioune Diop – se fit d'abord à travers la publication de textes dits folkloriques, puis essentiellement à travers des réponses à des enquêtes de type ethnologique. Les textes de littérature orale occupaient, en effet, une large part des contributions d'auteurs africains, notamment pendant les premières années du *Bulletin*. Ils répondaient précisément aux motivations formulées dans le compte

⁹ VAILLANT (E.), « Ce que doit être l'enseignement en Afrique Occidentale Française », *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°24, mai 1916, p. 256.

¹⁰ [HARDY (Georges)], « A. N'Diaye Clédor : "Guerre entre le Cayor et le Djoloff. Bataille de M'Benlaké ou de Guilé (1886)" [compte-rendu] », *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°1, janv. 1913, p. 59.

¹¹ Source : dépouillements personnels et document publié dans *Les Hussards noirs des savoirs*, carnet en ligne qui accompagne la publication de l'ouvrage *Les Hussards noirs de la colonie* : <https://bibcolaf.hypotheses.org/files/2018/06/ContributionsAuteursBEOparAnnécopie.pdf>

rendu (cité précédemment) de l'ouvrage d'Amadou N'Diaye Duguay-Clédor rédigé par G. Hardy. Dans un article programmatique intitulé « Folklore », publié à la fin de la première année de parution du *Bulletin*, G. Hardy explique en effet que dans le souci « de conserver à nos écoles l'atmosphère qui leur convient » et de « nous rapprocher le plus possible de nos élèves, en un mot, de comprendre pour être compris », les « récits populaires, les fables d'allure naïve et de sens profond, qui se sont transmises à travers des siècles, peuvent à la fois nous donner d'utiles indications sur l'esprit de nos élèves et entrer dans notre enseignement comme des leçons ou des exemples traditionnels naturellement adaptés »¹². Il explique qu'il a déjà expérimenté cette voie avec succès à l'École normale d'instituteurs de Gorée (école William-Ponty à partir de 1915), où il avait choisi comme sujet de composition française « un conte ou une légende dont les personnages [étaient] des animaux »¹³. Cette tentative aurait donné, selon lui, « des résultats particulièrement intéressants » qui l'amènent à distinguer, parmi les contes recueillis, trois types différents : les « contes relatifs au monde naturels (les corps célestes, la terre, les eaux, les animaux, les plantes) » ; les « contes relatifs au monde surnaturel (l'origine du monde, les démons et les dieux, l'origine des rites religieux, les héros civilisateurs et les saints) » ; enfin les « contes historiques (coutumes anciennes, récits guerriers et législateurs célèbres) »¹⁴.

Cette typologie – et la terminologie qu'elle implique – détermina le statut des textes écrits par des instituteurs africains qui furent insérés dans les différentes rubriques du *Bulletin* (notamment « Folklore » et « Histoire »), accompagnés de commentaires dans lesquels on retrouve les fonctions pédagogiques et ethnographiques que leur avait attribuées G. Hardy dans son article de 1913. Les textes issus de la tradition orale – mis à part deux fables intitulées « Le Singe et le chien maigre » et « Le Singe et le lézard » de Diguy Kanté¹⁵ – constituèrent initialement, en 1913 et pendant la première moitié de l'année 1914, de petites anthologies de textes sans nom d'auteur, indiquant seulement l'appartenance ethnique de leurs narrateurs¹⁶.

¹² HARDY (G.), « Folklore », *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°10, déc. 1913, p. 278-279 ; p. 278.

¹³ HARDY (G.), « Folklore », *art. cit.*, p. 278.

¹⁴ HARDY (G.), « Folklore », *art. cit.*, p. 279.

¹⁵ KANTÉ (Diguy), « Le Singe et le chien maigre » et « Le Singe et le lézard », *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°10, déc. 1913, p. 283 et p. 283-284.

¹⁶ « L'origine des races (d'après un Bambara) », « Le Renard et le Lapin (d'après un Ouolof) », « Conte (d'après un Ouolof) ». Ces textes furent publiés dans la

ainsi que, le plus souvent, le nom de la personne qui les avait recueillis¹⁷.

Cette pratique changea fondamentalement à partir de juillet 1914 : avec la publication du récit « La fondation de Timbo (d'après des traditions orales) » par Amman Abd-el-Kader, instituteur à Sanga¹⁸, apparaissent la revendication d'un statut d'auteur au sens propre du terme et implicitement le refus d'être seulement le collectionneur ou le médiateur de textes oraux¹⁹. Dans des textes comme « Légende burlesque. Histoire d'une graine de calebasse » de Mamby Sidibé²⁰, instituteur à Fada N'Gourma, « Le lion et les trois taureaux » de Diguï Diallo, instituteur à Bandiagara²¹, ou « Origine des griots » d'Amadou Mapaté Diagne et d'Hamet Sow Télémaque²², les auteurs introduisent et commentent en effet les textes recueillis, soulignant, de manière plus ou moins explicite, leur travail d'écriture, de traduction et d'adaptation littéraire, au sens large du terme. L'évolution de la prise de parole d'auteurs africains dans le *Bulletin* reflète une dynamique qui allait élargir le champ vers d'autres genres plus ou moins éloignés des littératures orales : des récits autobiographiques comme « Une promenade scolaire du groupe central de Bingerville » de Kouamé N'Guessan²³, les « Chroniques sur El Hadji Oumar et Cheikh Tidiani » (initialement publiées en langue arabe), présentées et analysées par Mamadou Sissoko²⁴ ou encore des essais à caractère politique comme ceux de Hamet Sow Télémaque sur « Les Noirs et la guerre »²⁵ et de Ouezzin Coulibaly, futur homme politique, sur

rubrique « Folklore » du *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°11, janv. 1914, respectivement p. 359, p. 359 et p. 359-361.

¹⁷ Par exemple « Contes oulofs (communiqué de M. Hamet Sow Télémaque, Instituteur adjoint à l'École de garçons de Rufisque) », *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°13, mars-avr. 1914, p. 380-382.

¹⁸ SOW TÉLÉMAQUE (Hamet), « Les Noirs et la guerre », *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°15, juill. 1915, p. 448-449.

¹⁹ Sur cette problématique du statut d'auteur, voir aussi : LABRUNE-BADIANE (C.), SMITH (É.), *Les Hussards noirs de la colonie...*, op. cit., p. 214-218.

²⁰ *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°20, janv. 1916, p. 81-82.

²¹ *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°28, déc. 1916, p. 91-92.

²² *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°25, juin 1916, p. 275-278.

²³ *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°26, juill. 1916, p. 343-347.

²⁴ SISSOKO (Mamadou), « Chroniques sur El Hadji Oumar et Cheikh Tidiani », *L'Éducation Africaine (Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.)*, n°95, juill.-déc. 1936, p. 242-255 ; n°96, janv.-juin 1937, p. 5-22 ; n°97, juill.-sept. 1937, p. 127-148.

²⁵ *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°36, janv.-févr. 1918, p. 47-49.

l'éducation des femmes²⁶. Si l'éducation des femmes est, en effet, évoquée dans le *Bulletin*, la place qui lui est accordée reste extrêmement limitée. Cela peut paraître étonnant et refléter une posture patriarcale persistante, alors que l'École Normale de Rufisque, dirigée par Germaine Le Goff et réservée aux femmes, fut créée en 1938²⁷. Germaine Le Goff publia dès les années 1930 plusieurs contributions dans le *Bulletin*, relatives en premier lieu au rôle de la femme dans la société africaine et à l'éducation féminine²⁸, mais la prise de parole des institutrices formées à l'École Normale de Rufisque s'est produite, pour l'essentiel, après les indépendances, notamment dans *Awa : la revue de la femme noire*, publiée à partir de 1964. La publication d'un article autobiographique de la future écrivaine Mariama Bâ, ancienne élève de l'École Normale de Rufisque de 1943 à 1947, dans la revue de l'IFAN, *Notes Africaines*, en 1947²⁹, constitua une exception remarquable dans le contexte colonial.

Le tout premier texte publié par Paul Hazoumé, à l'époque directeur de l'École régionale de Ouidah et auteur notamment de l'étude *Le Pacte de Sang au Dahomey* (1937)³⁰ et du grand roman historique *Doguiçimi* (1938)³¹, parut en 1917 sous le titre de « Noms donnés aux Européens à Ouidah » dans les colonnes du *Bulletin*³². Dans cet article, de même que dans de nombreux autres textes écrits par des

²⁶ COULIBALY (Ouezzin), « À propos de l'éducation des femmes », *L'Éducation Africaine (Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.)*, n°99-100, janv.-juin 1938, p. 33-36.

²⁷ Voir BARTHÉLÉMY (Pascale), « La formation des Africaines à l'École normale d'institutrices de l'A.O.F. de 1938 à 1958. Instruction ou éducation », *Cahiers d'Études Africaines*, n°169-170, 2003, p. 371-388 ; ID., *Africaines et diplômées à l'époque coloniale (1918-1957)*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2010, en particulier p. 43-52, p. 63-78.

²⁸ LE GOFF (Germaine), « La vie de l'institutrice en A.O.F. : en brousse soudanaise, Djenné », *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°78, janv.-mars 1932, p. 37-42 ; ID., « L'éducation des filles en A.O.F. », *L'Éducation Africaine (Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.)*, n°97, juill.-sept. 1937, p. 189-199.

²⁹ BÂ (Mariama), « Combien j'ai douce souvenance du joli lieu de ma naissance », *Notes Africaines*, n°35, juill. 1947, p. 16-17 ; voir aussi sur ce texte : RIESZ (János), « *Astres et Désastres* » – *Histoire et récits de la Colonie à la Postcolonie*. Hildesheim, ... : Olms Verlag, coll. Passagen / Passages, n°9, 2009, 397 p. ; p. 261-264.

³⁰ HAZOUMÉ (Paul), *Le Pacte de Sang au Dahomey*. Paris : Université de Paris, Institut d'ethnologie, Travaux et mémoires, vol. 25, 1937, 170 p.

³¹ HAZOUMÉ (P.), *Doguiçimi*. Préface de Georges Hardy. Paris : E. Larose, 1938, 510 p.

³² HAZOUMÉ (P.), « Noms donnés aux Européens à Ouidah », *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°20, janv. 1916, p. 81-82.

auteurs africains et publiés dans le *Bulletin*, on peut relever deux éléments potentiellement critiques qui ne correspondaient pas forcément aux intentions que Georges Hardy et d'autres responsables du *Bulletin* avaient rattachées à la prise de parole d'auteurs autochtones : d'une part l'intégration de mots ou passages en langues africaines qui, traduits et commentés, donnent aux auteurs africains un rôle nouveau de traducteur-médiateur entre deux espaces linguistiques et culturels différents, un objectif visé aussi en principe par les autorités coloniales, mais poursuivi de manière plus ou moins conséquente, par exemple par les directeurs de l'École William-Ponty ; d'autre part l'introduction d'éléments critiques à l'égard de la colonisation européenne qui apparaissent ensuite dans d'autres textes produits par certains auteurs. Ces éléments coïncident, souvent chez les mêmes auteurs, avec une apologie assez ostentatoire visant à souligner leur loyauté vis-à-vis de la « civilisation française » et de son œuvre de pacification, instaurant la « paix française »³³. Birahim Ciré Ba, instituteur adjoint à l'École Régionale de Bobo-Dioulasso, note ainsi à la fin de sa contribution sur l'histoire des *Bobo* et de Bobo-Dioulasso : « Les familles dirigeantes de Bobo-Dioulasso avaient perdu la confiance du peuple et les partisans du chef Ouattara, Pindjiba, Morifeng, Kotoko, se dévouaient à la cause française. Avec la paix française le pays prospéra »³⁴. En même temps, l'auteur met en relief le fait qu'un des membres de ces anciennes familles dirigeantes, Zélou Sanou, « qui avait juré de ne plus jamais s'humilier devant qui que ce soit », s'était fait « sauter avec une grande partie de sa famille » pour « ne point forfaire à l'honneur »³⁵. L'auteur affirme ainsi parallèlement la nécessité de la soumission et les bienfaits de la paix instaurée par la France, mais aussi son respect sans condition de cette valeur traditionnelle essentielle que représente l'honneur qui, selon lui, aurait été bafoué par la conquête française.

Dans son enquête sur les noms donnés aux Européens, Paul Hazoumé recueille ainsi non seulement des termes parfois ambivalents – comme celui de *Zojagué* attribué en langue *fon* aux Français,

³³ BA (Birahim Ciré), « Esquisse historique sur les Bobo et Bobo Dioulasso (Cercle de Bobo-Dioulasso, Colonie de la Haute-Volta) », *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°70, juill.-déc. 1929, p. 3-9 ; p. 9.

³⁴ BA (B. C.), « Esquisse historique sur les Bobo et Bobo Dioulasso... », *art. cit.*, p. 9.

³⁵ BA (B. C.), « Esquisse historique sur les Bobo et Bobo Dioulasso... », *art. cit.*, p. 9.

qui signifie « Le Feu est descendu sur la terre »³⁶ –, mais également des dictons et proverbes associés à la colonisation européenne, tel ce dicton attribué au roi Béhanzin (1845-1906), figure historique de la résistance à la colonisation française, que Hazoumé cite d'abord en langue *fon* avant de le traduire comme suit : « Le Blanc qui se dit le feu veut descendre sur la terre ; mais je le refoule dans la mer »³⁷. Et il est certes significatif, sur le plan conceptuel, que la colonisation française soit désignée par les auteurs africains du *Bulletin* parfois comme une « domination », mais le plus souvent comme une « occupation »³⁸, dont les valeurs, la langue et la culture sont fondamentalement différentes de ce que Bouillagui Fadiga, instituteur au Soudan français, appelle, dans son étude sur le marché de Sofara, « notre société indigène »³⁹.

Outre les textes de littérature orale, suscités initialement par une enquête ciblée, de nombreuses enquêtes de type ethnologique demandaient aux contributeurs africains de publier des textes dans le *Bulletin* : par exemple l'enquête sur l'apprentissage en A.O.F. (1916) ; celle sur « l'enfant noir » (fin des années 1930) ; celle sur les marchés indigènes, proposée en 1932 comme « nouveau sujet d'études »⁴⁰ ; celle sur l'habitation indigène (1935) ; ou encore l'enquête sur l'éducation indigène annoncée comme suit par André Charton, un des successeurs de Georges Hardy à la fonction d'inspecteur général de l'enseignement de l'A.O.F.⁴¹ et le continuateur de son œuvre, qui propose en mars 1935 une « grille d'observation » servant en même temps d'orientation pour l'écriture :

³⁶ HAZOUMÉ (Paul), « Noms donnés aux Européens à Ouidah », *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°33, juin 1917, p. 237-239 ; p. 237.

³⁷ HAZOUMÉ (P.), « Noms donnés aux Européens à Ouidah », *art. cit.*, p. 239.

³⁸ Par exemple : SIDIBÉ (Mamby), « Tableau de la vie indigène au Soudan et dans la boucle du Niger (du XVIII^e siècle à nos jours) », *L'Éducation Africaine (Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.)*, n°89, janv.-mars 1935, p. 3-26 ; p. 24 : « Beaucoup de questions qui semblent complexes seraient facilement tranchées si on les soumettait au verdict d'un conseil des anciens délibérant en présence de l'administrateur et statuant suivant la coutume appliquée avant l'occupation française ». Voir aussi : DIAGNE ([Ahmadou] Mapaté), « Notes sur les coutumes des Diolas du Fogy oriental », *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°83, avr.-juin 1933, p. 85-106 ; p. 102.

³⁹ FADIGA (Bouillagui), « Marché de Sofara (subdivision de Djenné, cercle de Mopti) », *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°79, avr.-juin 1932, p. 105-125 ; p. 118.

⁴⁰ BÉART (C.), « Enquête sur les marchés indigènes », *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°20, janv. 1916, p. 81-82 ; n°79, avr.-juin 1932, p. 103.

⁴¹ Le successeur de Georges Hardy dans la fonction d'inspecteur de l'enseignement de l'A.O.F. était Aristide Prat (1920-29) qui fut suivi d'André Charton (1929-37).

C'est à essayer de connaître l'éducation indigène telle qu'elle s'exerçait, telle qu'elle s'exerce encore en dehors de nous, que ce questionnaire est destiné. Le sujet est peu connu et nous craignons d'être incomplet. Aussi, est-il utile de recueillir tous les faits dignes d'intérêt qui peuvent entrer dans la définition, volontairement large, que nous donnons ci-dessus, même s'il n'y est pas fait allusion dans le questionnaire ⁴².

Les textes publiés par des Africains en réponse aux enquêtes lancées par les directeurs successifs du *Bulletin* donnent ainsi à voir l'émergence d'une ethnologie africaine. Des auteurs y prennent la parole et y voient une plateforme d'expression et de publication, sous l'impulsion d'un discours paternaliste colonial.

Le long article de Mamby Sidibé publié en 1928 dans deux numéros du *Bulletin* sous le titre à première vue assez modeste de « Premières notes sur la littérature orale, les croyances et coutumes indigènes » ⁴³ paraît à cet égard tout à fait symptomatique. Les conclusions de M. Sidibé semblent au premier abord conformes à la perspective de la politique paternaliste. Il y souligne que ses études « contribueront certainement à la connaissance de plus en plus parfaite de la psychologie des races ouest-africaines pour pouvoir mieux seconder l'action en ce pays ! » ⁴⁴. Il déclare par ailleurs que « l'autochtone est imbu de préjugés et autres croyances séculaires » et considère les traditions observées comme des « manifestations primitives de sa vie psychologique » ⁴⁵, ce qui révèle une certaine conformité avec le discours colonial. Son étude montre toutefois non seulement le sérieux d'un enquête minutieuse sur les traditions des chasseurs dans la région de Kayes, dans l'actuel Mali, dont il observe et analyse les fonctions sociales et culturelles, mais elle met également en avant une nouvelle conscience et une fierté certaine qui sont les siennes comme ethnologue et auteur *africain* : il ne cite aucun ethnologue français ou européen, alors qu'il mentionne son collègue Moussa Travélé et son ouvrage *Proverbes et contes bambaras*

⁴² CHARTON (A[ndré]), « Enquête sur l'éducation dans la société indigène », *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°89, janv.-mars 1935, p. 58.

⁴³ SIDIBÉ (Mamby), « Premières notes sur la littérature orale, les croyances et coutumes indigènes », article sous-titré « La chasse dans ses rapports avec les croyances religieuses, les mœurs et les coutumes indigènes au Birgo (Colonie du Soudan français, Cercle de Kita) », *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, n°67, juill. 1928, p. 60-78 ; n°69, janv.-juin 1929, p. 47-73.

⁴⁴ SIDIBÉ (M.), « Premières notes... », *art. cit.*, n°67, juill. 1928, p. 78.

⁴⁵ SIDIBÉ (M.), « Premières notes... », *art. cit.*, n°67, juill. 1928, p. 64.

paru en 1923⁴⁶ ; il passe significativement sous silence que M. Travélé avait publié – ou plutôt avait été obligé de publier – cet ouvrage en commun avec l'ethnologue français Henri Labouret qui figure sur la page de titre comme premier « auteur » ; il compare d'emblée, afin de mettre en relief leur valeur littéraire et esthétique, les contes de chasseurs bambaras avec les fables de La Fontaine ; et il souligne la « richesse » de « l'imagination » des conteurs qui « ont brodé beaucoup de détails, souvent intéressants, autour de la vérité qui en est la morale. » Il conclut enfin que « les races noires, comme les anciens Grecs, Romains, Scandinaves, etc., sont fertiles en fictions épiques où la puissance de l'homme est empruntée à des êtres mystérieux, imaginaires, à des divinités ou semi-divinités auxquels un véritable culte est voué »⁴⁷.

Dans des études comme celles de Paul Hazoumé ou de Mamby Sidibé, on peut percevoir ainsi une dynamique de prise de parole qui profite des espaces de publication offerts par le pouvoir colonial. Ces prises de parole semblent, à première vue, répondre parfaitement aux attentes de celui-ci tout en développant des positions et des discours nouveaux, partiellement réfractaires et même contestataires. Il faut souligner le rôle du *Bulletin* pour la genèse, chez nombre d'auteurs participant à cette revue, souvent dans le cadre d'enquêtes ethnologiques, d'une « véritable œuvre ethnographique originale et réflexive »⁴⁸, précédant de plus de vingt ans la création, à Dakar, de l'Institut Français d'Afrique Noire (IFAN) qui allait professionnaliser la recherche ethnographique sur le sol africain, menée de plus en plus par des chercheurs autochtones. La dynamique discursive que développa cette prise de parole dans une revue pédagogique, étroitement contrôlée par le pouvoir colonial (en l'occurrence la direction de l'inspection de l'enseignement en A.O.F.) et imprégnée de paternalisme, peut certes surprendre. Elle se développa dès les débuts du *Bulletin*, grâce aux espaces de liberté d'ex-

⁴⁶ SIDIBÉ (M.), « Premières notes... », *art. cit.*, n°67, juill. 1928, p. 72. Voir : *Proverbes et contes bambara : accompagnés d'une traduction française et précédés d'un abrégé de droit coutumier Bambara et Malinké*. Par Moussa Travélé, interprète principal de la colonie du Soudan français. Préface par Maurice Delafosse. Paris : Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1923, 240 p. Voir sur l'œuvre de Moussa Travélé : VAN DEN AVENNE (Cécile), « Le petit manuel français-bambara à l'époque coloniale, entre description et appropriation pratique », *Canadian Journal of African Studies / Journal canadien d'études africaines*, 46(2), 2012, p. 251-270 ; ID., *De la bouche même des indigènes. Échanges linguistiques en Afrique coloniale*. Paris : Éditions Vendémiaire, coll. Empires, 2017, p. 124-138, 268 p.

⁴⁷ SIDIBÉ (M.), « Premières notes... », *art. cit.*, n°67, juill. 1928, p. 60-61.

⁴⁸ LÜSEBRINK (H.-J.), *Schrift, Buch und Lektüre...*, *op. cit.*, p. 205.

pression accordés, mais aussi à travers des formes de critique et de contestation souvent sous-jacentes, indirectes et cachées.

Cette dynamique qui trouva dans le *Bulletin* et ses enquêtes une plateforme d'expression initiale, et au début plutôt conforme aux attentes coloniales, se prolongea dès la fin des années 1920, souvent à travers les voix des mêmes auteurs (comme Abdoulaye Sadjì, Fily Dabo Sissoko et Paul Hazoumè) dans d'autres journaux et revues, comme le quotidien *Paris-Dakar* ou les journaux *Le Phare du Dahomey*, *Le Périscope Africain* et *Dakar-Jeunes*⁴⁹. Dans ce dernier journal parut en 1942 un vaste débat sur l'« évolution culturelle en A.O.F. » auquel participèrent certains auteurs qui avaient déjà publié dans le *Bulletin*⁵⁰. Ce débat, rapidement considéré par le pouvoir comme dangereux, se distingue non seulement par la polarisation des positions développées et une certaine politisation, mais également par le fait que certains auteurs, comme Mamadou Dia, osaient critiquer ouvertement le paternalisme et l'orientation coloniale de termes comme « évolution culturelle ».

Enfin, la dynamique discursive inscrite dans la prise de parole d'auteurs africains – en tout premier lieu des instituteurs – dans le *Bulletin de l'Enseignement de l'A.O.F.*, puis dans d'autres organes de presse publiés non pas en métropole, mais en Afrique occidentale, finit rapidement par leur accorder un autre statut : non plus celui d'informateur, de traducteur ou de co-auteur, mais celui d'*auteur* au sens plein du terme, impliquant de plus en plus des revendications diverses : celle de la reconnaissance, mais aussi celle d'un droit à la critique, voire – comme ce fut le cas en 1942 dans le débat publié par *Dakar-Jeunes* – au contre-discours.

■ Hans-Jürgen LÜSEBRINK⁵¹

⁴⁹ Voir sur ce point : LÜSEBRINK (H.-J.), *Schrift, Buch und Lektüre...*, *op. cit.*, p. 71-74.

⁵⁰ Voir aussi sur ce débat : LÜSEBRINK (H.-J.), *Schrift, Buch und Lektüre...*, *op. cit.*, p. 33-45 ; ID., *La Conquête de l'espace public colonial...*, *op. cit.*, p. 227-237 ; GAMBLE (Harry), « The National Revolution in French West Africa : Dakar-Jeunes and the Shaping of African Opinion », *International Journal of francophone Studies*, 10 (1-2), 2007, p. 85-103 ; LABRUNE-BADIANE (C.), SMITH (É.), *Les Hussards noirs de la colonie...*, *op. cit.*, p. 478-508.

⁵¹ Université de la Sarre.